

Arnaud Ardoin

AZEF

**UNE AFFAIRE
AU SOMMET DE L'ÉTAT**

 éditions du
ROCHER

SERVICE ACTION

A Z F

ARNAUD ARDOIN

A Z F

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'autres des maquettes d'avions. C'était son jeu, par la suite c'était devenu son métier sans jamais se forcer. Né dans une famille antimilitariste, horripilée autant par l'uniforme kaki que par le « bleu marine », personne chez les Bruand n'appréciait les uniformes, sauf peut-être celui du facteur...

Son rêve était de devenir journaliste, le seul métier, avec policier bien sûr, où l'on est payé pour poser des questions. Ses parents s'étaient décarcassés pour financer ses cours de préparation pour des écoles de journalisme. Il avait raté les concours, peu doué pour les QCM de culture générale. En revanche il avait réussi celui de l'entrée à l'école de police, pour devenir inspecteur ainsi qu'on les appelait à l'époque, avant de les rebaptiser en lieutenant.

Ses parents avaient accueilli fraîchement la nouvelle. Comment leur expliquer que leur fils allait écrire des articles que personne ne pourrait lire en buvant un express au comptoir le matin ? Et son entrée aux RG n'avait pas amélioré leur vision de son avenir. L'idée que ses deux seuls lecteurs seraient le préfet de police et le ministre et uniquement quand cela en valait la peine, disons, quand l'info développée traitait d'un *people*, d'un politique ou portait sur une affaire de corruption ou de mœurs, un truc qui permette au ministre de croire qu'il était l'homme le plus puissant de la place, cette seule idée les stupéfiait : il n'avait pas été élevé comme ça.

Mieux valait qu'ils ignorent que leur fils faisait partie de la police politique... qu'il allait écrire, parfois colporter des rumeurs, des informations de bas étage, que certains jours, il faudrait beaucoup gratter pour trouver de l'humanité dans ce métier.

Il revint sur les documents, survola la seconde lettre brève et vaguement menaçante. La troisième était plus précise. Le deuxième paragraphe retint son attention, l'auteur donnait

quelques détails sur un engin qui pourrait dormir sur les voies, en particulier Paris-Toulouse, sa ligne !

Entendez-vous, notre aimable artificier a imaginé et réalisé une série de bombes équipées de minuteries cycliques très sûres et très simples fonctionnant par périodes de 31 jours renouvelables, c'est-à-dire que tous les 31 jours et durant 24 heures, ces bombes deviennent actives et explosent alors sous l'influence de simples vibrations. Se reporter à la notice jointe.

« De simples vibrations », l'évocation de cette phrase lui donna froid dans le dos. Comment un train lancé à pleine vitesse pour-rait-il éviter les secousses ?

La longue lettre de menace parfois ennuyeuse affectait un ton comminatoire et apportait des précisions quasi militaires. Elle détaillait minutieusement la manière dont les bombes avaient été enfouies, démontrant l'impossibilité pour les policiers de les trouver. Il s'attarda une longue minute sur une phrase, à la fin du texte, à la fois, pétrifié et incrédule :

Nous avons préparé une bombe particulière que nous tenons soigneusement en réserve (exemple : accrochage contre le rail après découpage du grillage de protection, cela quelques minutes avant le passage d'un TGV).

Suivait la signature anonyme de celui qui se désignait comme « le porte parole d'AZF ». Il rangea les documents dans le dossier. Demain ! Demain, il prendrait le train ! « C'est absurde, pensa-t-il. Le ton de ces lettres est à la fois ironique et terrifiant. On a affaire à un fou ! » Et il alla se coucher à côté de sa femme. Marie, pesamment endormie, ne bougea pas lorsqu'il s'allongea à côté d'elle et demeura immobile, les yeux grands

ouverts.

« Si je meurs dans un attentat, que fera-t-elle ? Elle se trouvera un autre homme, un prof comme elle. » Il était persuadé qu'elle avait un amant et il ne lui en voulait pas. Depuis combien de temps n'avaient-ils pas fait l'amour ? Depuis combien de temps n'avaient-ils pas passé un long moment ensemble, juste elle et lui ?... Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas parlé ? Il ne savait plus. Il refusa d'y penser. D'ailleurs il s'endormit.

-
1. UCLAT : Unité de coordination de la lutte antiterroriste.
 2. OCRB : Office central pour la répression du banditisme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

François terminait son verre de vin, en savourant chacune des gorgées, fixant Serge, jouissant de l'effet produit.

– Maintenant, tu sais que si tu sors la moindre ligne, c'est moi qui...

Et d'un geste dramatique, il se passa le pouce sous la gorge.

– Et si c'était du flan ? Une manip' du ministre à la veille des régionales ? Ou le contraire : le président qui tend un piège au ministre ?

François haussa les épaules

– Si tu voyais l'état de mon patron et des autres, tu comprendrais tout de suite que c'est bien autre chose ! Du lourd, je te dis.

Machinalement, Serge mit la main dans sa poche sur son portable. François devina sa pensée et insista :

– Tu ne lâches rien, hein ? Sinon c'est fini !

Ils regagnèrent la place du Palais-Bourbon en parlant d'autre chose. Mais François était de nouveau tendu à l'extrême. Et Serge en enfourchant son Piaggio se demandait les raisons pour lesquelles François avait pris le risque de l'informer alors que le black-out était total. Qu'espérait-il ? Tandis qu'il roulait vers son bureau, le journaliste avait déjà pris sa décision : téléphoner à André-Jacques Muzillac. Seul, le patron, propriétaire du *Courrier du Sud*, pouvait choisir la décision à prendre. Il revint à son bureau et resta un long moment assis à fumer. Téléphoner à Muzillac, oui, mais pour dire quoi ? « Une rumeur », c'est ainsi qu'il qualifierait ce que lui raconterait Blayau. Et pourtant... Non, ce qui ferait bouger Muzillac, c'est l'idée selon laquelle des quotidiens nationaux retenaient l'information. Serge le connaissait pour savoir que ce seul fait le ferait réagir. Cependant, il consacra tout son après-midi à la pêche aux infos... Le soir, il appela son patron.

Jacques-André Muzillac dirigeait depuis trente ans le quotidien qu'il tenait de son père. Le tuyau apporté par Serge Blayau allait faire exploser les chiffres de ventes. L'article serait repris dans le monde entier. Des bombes sur les rails de la ligne Paris-Toulouse ! Le conseiller du président avait mis dans la confiance deux ou trois journalistes, amis du pouvoir.

« Qu'aurait-il fait à ma place ? » pensa-t-il, observant le portrait de son père qui trônait sur le mur de son bureau en face de lui. Son père, une icône, un mythe régional, son exemple et son maître. Chaque matin, il le croisait en photo d'un mètre sur deux, trônant dans le grand hall du siège du journal. Résistant, libre-penseur, journaliste, il avait créé *Le Courrier du Sud* juste après la guerre. Et il avait hissé le titre à la tête de la presse quotidienne régionale, prouvant ainsi qu'un journaliste peut aussi être un patron d'entreprise et réussir. Engagé en politique à la fin de sa vie, jamais il n'avait pu battre le maire de la ville, vieille rivalité, rancune tenace... Jacques-André avait adoré son père et n'avait aucun état d'âme à se référer à lui. Il maintenait le cap : un grand journal indépendant de toute pression politique, une affaire saine qui ne perdait pas d'argent alors que la presse souffrait. Il avait rêvé de réussir aussi bien que son père, y était parvenu en restant un homme libre et pas un fils de... Il ouvrit son tiroir lentement, attrapa délicatement une fiole en cristal, se versa son pur malt écossais, cadeau de la fête des Pères, celui qui l'aidait à prendre une décision.

Il n'aimait pas le ministre de l'Intérieur, il détestait aussi son conseiller, un homme glacial, un mélange de Mazarin et de Fouquet, qui se méfiait par principe des journalistes et de la presse en général. L'homme le mieux informé de France était capable en quelques phrases de briser une carrière, dangereux car incorruptible, disait-on. Aucun vice connu, aucune perversité. Un homme que l'on disait fidèle à sa femme, rare

dans cet univers de brutes et de mufles. Ils se connaissaient depuis son stage à la préfectorale.

Jacques-André souffrait du complexe du provincial, de celui qui n'a pas fait l'ENA. En toutes occasions, il ne se privait jamais de dénigrer la technocratie parisienne, c'est comme cela qu'on le voyait à l'extérieur, que ses collaborateurs décryptaient certains de ses choix professionnels et plus largement ses choix de vie. Un homme discret, simple et parfois brutal, attaché à ses racines... Il sirota son whisky en observant la photo de sa famille dans un grand cadre d'argent posé sur son bureau : tous réunis avec un sourire de convenance et pourtant une image du bonheur idéal. On apercevait la piscine flambant neuve, les palmiers qu'il avait importés du Maroc et au centre de l'image, Arielle et Germain, ses deux enfants. Derrière eux, à côté de lui, sa femme en marinière bleu et blanc, un coup de vent avait rabattu ses longs cheveux sur sa joue. Elle avait l'air nettement plus jeune que lui... Il avait toujours envie de la séduire.

Il posa son verre, le tourna lentement en pesant sa décision.

« J'aime bien le président de la République qui ne mérite pas son ministre de l'Intérieur. Un traître... » pensa-t-il.

Il appela Blayau :

– Ma décision est prise, je ne respecterai pas l'embargo demandé par le ministre de l'Intérieur.

Il y eut un silence. Blayau hésitait et le patron s'étonna.

– Quoi ?

– Mon contact est super flippé. Je ne sais pas ce que ça cache, mais on touche du lourd...

– Je sais ! répondit le président en coupant son journaliste sur un ton sec. *Europe 1* et *Le Parisien*, ils y vont ou pas ?

– Personne à Paris ! Ça ne bougera pas, ils ont peur. C'est un phénomène que je n'ai encore jamais vu, ils sont au garde-à-vous, tenus par les couilles, ou je ne sais pas par quoi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et de matière déchiquetée s'éleva. « On ne bouge pas ! » L'image suivante montrait en gros plan un des rails tordus, torsadés comme un rouleau de Zan. Puis, il y eut un zoom arrière. On découvrait alors que le rail avait été projeté à plusieurs dizaines de mètres du lieu de l'explosion qui avait creusé un cratère de plusieurs mètres de diamètre.

Gilles lut la brève conclusion du rapport : « Au regard de l'état des rails, cet engin est capable de faire dérailler n'importe quel train lancé à pleine vitesse et de provoquer des réels dégâts. » Glaçant ! Le lendemain de cette découverte, Gilles avait pendant une bonne partie de la journée repris les dépositions et la chronologie des événements en tentant d'emboîter les pièces du puzzle.

Il commença par ce qui lui apparaissait être une base d'enquête solide : la composition de l'explosif, du fuel nitrate. Car s'il y a bien un produit tracé, c'est celui-ci. Chaque nitrate possède sa signature chimique française ou étrangère. On peut ainsi savoir à quel endroit il a été dérobé, permettant de dater le cambriolage et, pourquoi pas, de remonter aux auteurs. Pour l'instant, ce nitrate n'était pas « traçable ». Il sortit de son placard une chemise suspendue dans laquelle le service notait scrupuleusement les dates des attentats à la bombe ou à l'explosif, les revendications et si possible les relevés d'enquête. Là, rien de sérieusement exploitable : le nitrate était apprécié par les indépendantistes corses mais, eux frappaient et signaient. AZF avec sa logorrhée et son jeu de piste n'avait rien à voir avec eux.

Gilles reprit alors la chronologie des événements : l'arrivée des lettres, leurs contenus et les manifestations minimales d'AZF. Le groupe avait ouvert les hostilités en décembre 2003 avec un premier message à caractère philosophique et assez confus menaçant de passer à l'action mais sans préciser les

détails, le second très bref démontrait le désir d'être pris au sérieux, ce que confirmait la troisième lettre : le détail de la bombe et une demande de rançon de quatre millions d'euros.

Le 3 février 2004, pour la première fois on entendait la voix d'AZF : celle d'une femme. L'appel était passé d'une cabine téléphonique de la gare de Lyon. Le rapport indiquait qu'elle avait une voix ferme, plutôt autoritaire. Autre appel quelques jours plus tard, cette fois-ci dans le Loiret, même voix, même ton. Seulement, cette fois-ci, des témoins avaient vu une femme d'environ 1,60 m, plutôt brune, sortir d'une cabine téléphonique près de Montargis et se diriger vers une camionnette blanche. On cherchait le véhicule...

Il y avait des caméras à la gare de Lyon... Quelqu'un avait-il vérifié les bandes vidéo ? Rien dans le dossier ne l'indiquait. Pas de capture d'écran, personne n'avait pris même la peine de savoir si ces bandes existaient. Restait enfin les pages d'un classeur vert dans lequel on recensait les relevés ADN : postillons, salive, cheveux que la femme aurait laissés sur le téléphone. Ils ne correspondaient à aucun suspect répertorié. Personne n'avait considéré utile de faire un relevé d'empreintes, donc impossible de disposer d'éléments scientifiques capables d'identifier un suspect. L'enquête elle-même était étrangement conduite.

« Silence radio ! » avait-on décrété place Beauvau au début de l'affaire. Décision absurde. Les rédactions avaient commencé par accepter le diktat puis la sortie du *Courrier du Sud* avait tout bouleversé. Maintenant d'une radio à l'autre, d'une rédaction à l'autre en passant par l'AFP, tous les rédacteurs en chef et les reporters de faits divers étaient pris de fièvre. Les conférences de rédaction donnaient lieu à des affrontements violents. Les uns parlaient de la responsabilité de la presse, les

autres du devoir d'information. Entre l'idée de créer la panique et le désir forcené du scoop, les accrochages se multipliaient. On se fâchait pour de bon, on ne se parlait plus, on rédigeait frénétiquement des papiers refusés ensuite.

Après la première parution, Muzillac avait appelé Blayau, laconique et direct : « Vous faites le maximum, vous vous débrouillez mais on continue. » Muzillac n'avait jamais reconnu d'autre autorité que celle de son père. Aussi lorsque le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur avait pris le ton de l'autorité pour lui faire savoir par téléphone, le matin à l'aube, que le risque qu'il avait pris était tout simplement immoral, il avait failli lui rire au nez.

« Le ministre n'a pas apprécié votre édito... » avait dit son conseiller sur un ton de confiance. « Tant pis pour lui », avait pensé Muzillac qui avait répondu qu'il regrettait mais que le métier premier d'un journaliste est d'informer, pas de se soumettre aux injonctions d'une autorité quelconque. Le conseiller hasarda une formule sibylline compliquée d'où il ressortait que si une bombe explosait et causait des dommages en vies humaines, Muzillac serait tenu personnellement responsable. Si l'affaire n'avait pas été aussi grave, le patron du *Courrier* lui aurait demandé s'il plaisantait. Il se borna à répondre d'un ton sans réplique qu'il n'était pas chargé de la sécurité du pays mais de son information, et que justement c'était à son interlocuteur que revenait la tâche de protéger les citoyens. Le ton allait s'envenimer et les deux hommes, qui ne s'aimaient pas mais se respectaient. Ils se séparèrent en se bornant à constater leurs différends. Muzillac savait que dans les heures qui suivraient, quelques annonceurs retireraient leur budget au *Courrier*. Mais les ventes se maintenaient. Les pertes publicitaires n'auraient qu'un temps. D'ici quelques mois, lorsque cette affaire serait passée, que les élections régionales se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

effet, avant les voyageurs, les syndicats avaient été informés du risque d'attentat. Les services s'appuyaient sur des menaces venues d'Al-Qaida au Maghreb :

– Tu aurais vu leur gueule quand ce « grand con » nous a expliqué que la bombe retrouvée pouvait faire dérailler un train. Il était livide. Il nous a raconté qu'il pourrait y en avoir d'autres et que le plus grave, c'est que la police n'avait aucune piste.

« Pourquoi pas ? pensa Gilles, l'État est capable de cela, monter de toutes pièces une opération n'ayant qu'un seul but, détruire un ennemi trop bruyant. » Chaque rumeur, chaque exposé de voiture ou de compartiment le renvoyaient à la difficulté de son enquête. Enfin, son enquête... Le mot était un peu fort puisque, en dépit des affirmations de Foucart, il partageait la traque avec plusieurs services et il avait ce sentiment d'appartenance. Heureux quand la police faisait une grosse prise, déçu quand elle échouait.

Ce soir-là, Gilles avait entre les mains une note de situation rédigée au feutre noir par un agent de la DST. La note développait une thèse audacieuse. L'agent liait lui aussi cette tentative d'attentat avec une volonté de déstabiliser le syndicat SUD, menée par un « cabinet noir » entourant le président de la République chargé des basses œuvres et disposant de moyens opérationnels capables de toucher tous ceux qui pourraient gêner la personne du président. Gilles recopia cette phrase sur son carnet :

En d'autres temps, certains dirigeants salirent la réputation de mouvements contestataires... en leur imputant des faits et des actes criminels qu'ils n'ont jamais commis.

La raison d'État, le secret-défense, la petite musique des démocraties pour protéger l'illégal, l'inadmissible, la raison d'État comme machine à étouffer la vérité. Cette note évoquait aussi le ministre de l'Intérieur, détaillant les accrochages, les

petites phrases aigres-douces que s'échangeaient les deux hommes depuis le début du quinquennat. Elle expliquait également que le ministre était connu pour ne pas apprécier le leader de SUD. Dans son collimateur, la privatisation de la SNCF qui se passait mal. Gilles resta de longues minutes, le visage collé à la vitre recouverte d'une buée glacée, à tenter de reconstituer cette gigantesque hypothèse.

« Nous sommes à quelques semaines d'une élection, pensait-il, il faut chercher au-delà des apparences, qui est capables de fabriquer un tel scénario, prendre le temps de distinguer l'inutile de la piste sérieuse... Toujours se demander à qui profite le crime, un vieux truc de policier. » Il remuait ces idées, les annulait pour aller à d'autres.

Le train longeait un bras de la Seine. Sur les berges, à l'abri des arbres, quelques bateaux et péniches à quai, comme autant de petites maisons flottantes. La nuit était bleutée, irradiée par les rayons de la lune. Ces courts moments de sérénité volée teintaient parfois ce voyage d'un peu de poésie, comme un doux parfum.

Il se plongea dans une autre note déjà lue une dizaine de fois. Elle émanait, elle aussi, d'un collègue de la DST. C'était une note blanche à peine corrigée, un document brut qui dépassait le cadre factuel pour proposer quelques pistes, et tenter de mettre un nom derrière ces poseurs de bombes.

L'auteur s'appuyait sur les deux premières lettres envoyées au président de la République par le groupe. Le fonctionnaire présentait en prologue le contexte chargé de menaces pesant sur la France, en particulier celle des groupes islamistes. Dès le mois de décembre 2003, plusieurs courriers et courriels indiquaient qu'Al-Qaida avait mis la France sous surveillance. Sans qu'aucun journaliste n'en soit informé, le groupe de Ben-Laden annonçait la préparation d'attentats sur le territoire

français.

Ces précisions données, l'agent de la DST disséquait le premier courrier posté d'Orléans le 21 décembre 2003, insistant tout particulièrement sur cette phrase : « Groupe de pression à caractère terroriste secrètement créé au sein d'une confrérie laïque à spécificité éthique et politique ». Il ne se perdait pas en conjectures. La terminologie utilisée élimine, disait-il, les groupes islamiques. Il précisait que le document en cours d'analyse dans un service spécialisé avait été rédigé par un homme plutôt cultivé, maniant avec une certaine confusion les concepts philosophiques et politiques. Le collègue avait relevé cette autre phrase, la plus emblématique : « Les État hypocrites et fortement totalitaires qui dissimulent et combattent des progrès majeurs potentiel, énergies libres, médecines nouvelles. » En un feuillet, l'agent essayait de traduire ce charabia anarcho-écologiste nourri de gauchisme. Il avançait prudemment que ces références pouvaient laisser penser que les terroristes étaient liés ou en relation avec les mouvements issus du New Age. Mais alors, pourquoi avoir insisté sur le contexte international en évoquant ces menaces d'attentat ?

L'agent ouvrait ensuite à Gilles une autre porte pour pénétrer dans un espace qu'il connaissait mal, celui de Tesla, cet inventeur hongrois qui avait décidé de faire rouler sa voiture avec de l'eau, un doux dingue, oublié du monde. Il avait rencontré ses disciples quand il infiltrait les sectes voici une quinzaine d'années. À l'époque, il s'était d'ailleurs demandé pourquoi on avait choisi de classer cette association dans la liste des mouvements sectaires. Aucun des critères définissant une secte ne correspondait à ce mouvement, les membres étaient libres, aucun n'était victime de sujétion mentale, personne n'était spolié financièrement.

Tesla, un utopiste, porteur d'un message de liberté, avait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Papa, as-tu déjà été stagiaire et d’autant plus à l’Élysée ? Tu n’es rien, une demi-goutte d’eau, s’emporta t-il. On m’a donné ce truc, je l’ai pris, noté les consignes et basta ! Exécution ! » Antoine ne put réprimer un bâillement. « J’ai pas cherché à en savoir plus, c’est toi qui le dis et, tu le dis souvent : “il faut parfois ne pas savoir ou ne pas trop savoir, ça protège des ennuis”, et je m’en suis fait une règle. »

Cette dernière phrase négligeant complètement sa plainte de n’être qu’une « demi-goutte d’eau ». La discussion l’assommait. Son père ne put s’empêcher de sourire : son fils reprenait la règle des financiers, celle qu’il avait observée toute sa vie : cloisonner, surtout cloisonner, rendre les univers étanches pour empêcher les mauvaises odeurs de franchir les étages supérieurs. En cas de contrôle, personne ne sait, enfin tout le monde sait mais personne ne dispose d’une vue globale du dispositif, uniquement un morceau du puzzle. Donc personne n’est entièrement coupable... Il aurait aimé aussi lui raconter qui était réellement Charles-Amédée, un des hommes les plus écoutés par le président, préférant l’ombre à la lumière, capable du meilleur et du pire quand il s’agit de protéger son ami. Il y eut un silence. Antoine en profita pour se resservir de tarte.

– Mais ces types, papa, tu penses vraiment qu’ils sont capables de faire sauter le système, de détruire le monde ?

– Je ne sais pas. Ce type d’individu et les idées qui vont avec, existent depuis presque deux siècles. Depuis le temps, si leurs idées étaient les bonnes, ils auraient réussi à détruire le système. Je crois que les cow-boys n’existent pas sans les Indiens, les éléments, les choses, les êtres humains ne vivent que grâce à leur contraire... Je n’invente rien Antoine, c’est la dialectique d’Hegel.

Son père en savait plus sur le sujet que son fils ne l’avait imaginé. Celui-ci serait toujours surpris par son savoir,

l'étendue de sa culture, sa curiosité, son besoin de toujours comprendre et d'aller plus loin, au fond des sujets. Antoine sentait le vin lui monter à la tête, un agréable engourdissement le gagnait. Il finit par gagner sa chambre, jeta l'ouvrage sur sa table de nuit et se laissa tomber de tout son long sur son lit.

La Sologne est un espace mystérieux qui recèle mille histoires magiques. Antoine ressentait profondément cette puissance. La fenêtre de sa chambre entrouverte laissait pénétrer les odeurs de la forêt, et le silence. En fait, toute une ambiance de bruits furtifs, de craquements, de hululements, de cris brefs et aigus, toute une vie secrète qui pour Antoine évoquait des images boisées et humides venues du fond des âges. Cette sensation physique contribuait à nourrir son bonheur, intense et profond.

Il n'avait pas envie de se plonger dans ce bouquin. Confusément, il se sentait loin des individus qui l'avaient écrit, loin de leurs idées. Et puis, il fit un calcul : demain samedi, aller au marché, faire une balade, le soir dîner avec des amis, dimanche rebelote, départ vers 19 heures pour arriver après les encombrements. La conclusion s'imposa, s'il voulait terminer sa note avant de rentrer à Paris, il devait s'y mettre ce soir. D'autant plus que son père, le cuisinerait dès demain.

Il tenta une lecture aléatoire, c'est-à-dire ouvrir le livre et lire le passage qui s'offre à vous... « Une technique de fainéant », disait son père. Le hasard l'arrêta sur la page 45, chapitre intitulé « Quatrième Cercle », écrit en haut à gauche de la page. Il lut cette longue phrase :

– *La multiplication des moyens de déplacement et de communication nous arrache sans discontinuité à l'ici et au maintenant. Prendre un TGV ou un RER, un téléphone pour être déjà là-bas... Cette mobilité n'implique qu'arrachement,*

isolement, exil...

Il mit beaucoup de temps à pénétrer ce langage qu'il ne comprenait pas. Il feuilleta, puis parcourut le livre, picorant çà et là des morceaux de phrase comme on goûte un aliment jusqu'alors ignoré de son palais, essayant de saisir et de mémoriser des saveurs nouvelles. Grâce à cela, il essaya de dessiner le visage de celui qui tenait la plume. Il s'absorba quelques minutes dans sa lecture, puis se glissa sous sa couette. Il alla ainsi jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Il commençait à avoir les paupières lourdes. Péniblement, il prit des notes pour garder en mémoire quelques phrases. Il discernait chez eux l'envie de rompre avec toute forme de société, il ne vit, contrairement à son père et il nota de lui en parler, aucun contre-modèle, aucune alternative, aucune issue même écologique puisque celle-ci prenait racine et se nourrissait dans le mal absolu, le capitalisme. Un livre qui vous étouffe, emmuré dans une logique implacable et peut-être fatale. Il nota cette phrase sur une feuille à part, elle révélait la logique de l'ouvrage :

Ce ne sont pas les lieux de pouvoir qu'il faut anéantir mais les axes, les liens, tout ce qui peut créer du flux... Tout bloquer, voilà désormais le premier réflexe de tout ce qui se dresse contre l'ordre présent. Dans une économie délocalisée, où les entreprises fonctionnent à flux tendu, où la valeur dérive de la connexion au réseau, où les autoroutes sont des maillons de la chaîne de production dématérialisée qui va de sous-traitant en sous-traitant et de là à l'usine de montage, bloquer la production, c'est aussi bien bloquer la circulation... On peut prendre Paris, Rome, Buenos Aires de nos jours, sans remporter la décision, la prise de Rungis aurait certainement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paragraphe de son voisin de l'UCER : « Personne ne veut de la chimie alimentaire ou médicale mais on nous l'impose, personne ne veut que la planète soit détruite et polluée mais on nous l'impose sans jamais agir dans le bon sens. »

Il eut envie de crier de joie. Les quelques minutes qui lui restait, il les consacra à chercher d'autres indices. Il alla à la dernière phrase de conclusion de l'UCER : « leur pouvoir repose sur le secret, la peur de parler et la désinformation, si nous sommes nombreux à dire NON, ils ne peuvent plus rien. » Cette phrase le troubla sans trop savoir pourquoi. Et si ces similitudes n'étaient qu'un simple hasard, une erreur de sa part, trop habitué à chercher du sens ? Il regarda une dernière fois le paragraphe 9, relut sommairement le texte d'AZF. Non, pas de doute, il tenait une piste. Il envoya un SMS à Foucart. « Lien direct et avéré entre texte colloque UCER et lettre du 23 décembre. Faire le point très vite, Gilles. »

Trois secondes plus tard, son téléphone sonnait. C'était Foucart.

-
1. BRB Brigade de répression du banditisme.
 2. RAID Unité de recherche, d'assistance, d'intervention et de dissuasion.

CHAPITRE 11

Le préfet avait quelques minutes de retard. La réunion avait été convoquée en urgence. Chacun en attendant s'observait discrètement. Finalement, il apparut, escorté par Clotilde Leduc, et s'assit, accompagnant son mouvement d'un geste de la main indiquant qu'il ouvrait la séance...

– Messieurs, merci d'avoir répondu à cette demande express. À 7 h 45, j'ai eu une longue discussion avec le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur. Il faut, et je répète les mots du président, agir au plus vite, d'une manière coordonnée et surtout frapper fort. L'intérêt de l'État est en jeu...

Chacun avait le regard grave, soudain investi d'une mission quasi divine. La police en ordre de marche, ne formant qu'un seul corps, fort et puissant, prêt à l'action. Le préfet poursuivit sur le même ton :

– La DNAT et la BRB ont placé sur écoute les membres du groupe UCER et comme vous allez le lire dans la note que vous avez devant vous, les adeptes de cette secte habitent à des endroits d'où ont été postées les lettres AZF sinon à proximité, je pense à Roubaix et Orléans et Montargis. Je voulais d'ailleurs au passage remercier...

Tous les hommes s'étaient redressés, prêts à recevoir une récompense...

– Remercier Foucart et son équipe qui en deux jours ont réussi à faire le lien entre UCER et AZF... Vous voulez dire un mot peut-être ?

Foucart se racla la gorge. C'était son quart d'heure warholien.

– D’abord, nous avons par hasard retrouvé une sémantique commune avec la première lettre, non pas dans le mouvement UCER mais au sein d’un groupe baptisé « Philosophie de la nature », structure de type « New Age alternatif ». Bref, quelque chose qui milite pour un retour à la nature, une pensée qui dit en substance : « le capitalisme a tout détruit, il nous faut réinventer un autre monde... »

Il balayait du regard son auditoire, comme on lui avait appris lors des sessions de média-training. Il constata que le préfet ne l’écoutait plus, qu’il faisait rouler la molette de son BlackBerry... Il regarda Gilles, l’air désemparé :

– Pour conclure, un homme joue un rôle déterminant dans cette mouvance. Il s’appelle Hugues Léandri, c’est un Italo-Corse bien connu de nos services. Un agitateur qui ne dédaigne pas la communication tous azimuts : il est souvent invité pour dénoncer les « méthodes liberticides de l’État français » sur les plateaux de télévision. Enfin, et cette précision est utile à l’enquête, il travaille avec deux personnages que nous allons surveiller : l’un est un ancien des services secrets, passé par l’OTAN, condamné pour avoir divulgué des informations confidentielles aux nationalistes serbes. Il explique à qui veut l’entendre qu’il travaillait sur ordre du ministre.

Foucart marqua alors une pause. Tous étaient suspendus à ses lèvres :

– Cet ancien agent a de très bons états de service. L’autre est un agriculteur, qui ne s’est jamais fait remarquer. Cheville ouvrière de l’UCER, très proche du gourou en chef, il milite contre l’utilisation des énergies fossiles et pour des énergies libres.

Le préfet sortit de son silence :

– Merci pour ces explications. Pensez-vous que ce groupe de retraités puissent être capables de mener une opération de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans l'eau. Ça non plus, il ne pouvait pas en parler aux collègues. Il avait pris cette initiative seul, de manière non officielle : un rendez-vous à mi-chemin entre interrogatoire et simple entretien.

L'ex-officier du renseignement l'attendait place du Capitole. Puis, installé à côté de Gilles dans sa voiture, il lui avait indiqué la direction de la rocade sud, sur laquelle ils avaient roulé pendant une vingtaine de minutes, pour atterrir dans un parking souterrain derrière l'aéroport, au cinquième niveau en sous-sol. Carrure massive, visage poupin, yeux verts fatigués, cheveux coupés courts façon militaire, physiquement et psychologiquement, l'homme paraissait meurtri par ses dix-huit mois de détention. Était-il vraiment un traître ? Personne n'avait réussi à le prouver. En octobre 1998, en pleine guerre contre la Serbie, Girel en poste à Bruxelles avait remis des documents confidentiels à un agent serbe, un pays allié historique de la France, livrant les lieux des frappes de l'OTAN. Il n'acceptait pas sa condamnation pour trahison au profit d'un pays ennemi.

« J'ai fait un choix "humanitaire" », s'était-il défendu devant la cour. Les psychiatres le jugèrent « immature », la présidente n'entendit pas ses arguments et lui asséna le coup de grâce en une phrase ultime : « Vous vouliez être un militaire irréprochable et aussi un héros, le tribunal vous condamne à 24 mois de prison dont 12 mois avec sursis. » Il était resté silencieux à l'énoncé du verdict.

– Désolé pour ce jeu de piste, mais on n'est jamais trop prudent, dit-il simplement à Gilles. Alors, pourquoi cherchez-vous à me parler ?

– Vous le savez bien, répondit Gilles avec calme.

– L'affaire AZF ! J'ai vu comme vous les menaces de ce groupe, les bombes qu'ils auraient posées, et j'ai lu comme vous cette lettre dans laquelle il y aurait des concordances avec les

documents de l'UCER, mouvement auquel j'appartiens.

Il venait de dresser un état des lieux factuel sur lequel Gilles n'avait rien à dire. Il le regardait avec intensité.

– Je sais ce que vous pensez, quand la suspicion plane sur quelqu'un, c'est facile, très facile de lui coller des projets criminels sur le dos, traître un jour, traître toujours. Je n'ai rien à voir avec cette affaire. J'aime la France. Je n'ai jamais trahi mon pays. C'est la direction du renseignement militaire qui m'a confié cette mission, je suis le fusible. J'ai le sens de l'honneur. Quel mobile, pour parler comme un policier, m'aurait poussé à fabriquer et à poser cette bombe ?

Il était à la fois calme et profondément déterminé. Gilles le jugea sincère. Il lui livra ses arguments :

– Je ne vous parle pas de cette affaire avec la Serbie, c'est jugé et c'est payé. C'est le passé ! Maintenant nous savons qu'un membre de l'UCER, une femme, qui rédige chaque mois des articles dans votre revue habite à proximité de la boîte aux lettres où a été posté le deuxième courrier. C'est une petite commune près de Montargis. Vous allez me dire qu'il s'agit d'une simple coïncidence. Alors, j'ai une autre coïncidence troublante, le père de cette personne est l'ancien horloger du village, il vit d'ailleurs, toujours à l'étage de sa boutique. Lors des perquisitions, nous avons découvert en sous-sol un atelier pouvant fabriquer de petites pièces en métal, et des billes identiques à celle retrouvée dans le mécanisme de la bombe ont été saisies sur son établi. Il y avait donc là les outils nécessaires à la fabrication d'une bombe.

Bertrand Girel restait impassible. Se refusant à commenter ce que lui disait le policier, ou gagnant du temps pour trouver une réponse appropriée. Entre 1978 et 1980, Girel avait effectué une formation d'artificier, il avait très certainement appris à fabriquer une bombe ou au minimum un engin explosif offensif-

défensif. Il devait forcément savoir usiner une pièce sur un tour, faire fondre des métaux et fabriquer des alliages et peut-être aussi mélanger du fuel et du nitrate. C'était la deuxième carte de Gilles qu'il joua avec modestie et presque de l'embarras :

– Excusez-moi d'être un peu abrupt, mais vous avez bien reçu une formation d'artificier sur la base Saint-Mandrier ?

– Ah ! Je confirme...

Bertrand leva les yeux au ciel. Il comprenait parfaitement l'allusion. Gilles jeta un coup d'œil discret à sa montre, il lui restait une heure, pas beaucoup plus. Son TGV partait à 16 h 30.

– Je connais cette femme ! dit Girel, négligeant la question précédente, et répondant à contretemps, pour se donner le temps de trouver la bonne formule.

Il paraissait serein, aguerri aux interrogatoires. Un crissement de pneus le fit légèrement sursauter.

– Je connais cette femme, répéta-t-il, c'est une amie et vous pourrez chercher, vous ne trouverez rien sur elle. Elle est sincère, elle croit profondément que l'on peut changer le monde, le purifier avec de nouvelles énergies, elle croit aussi qu'on nous abrutit pour mieux nous manipuler, nous dresser les uns contre les autres.

Il regarda Gilles pour savoir s'il était convaincant.

– Je sais que son père était horloger mais je ne l'ai jamais rencontré. Pourquoi vous intéressez-vous autant à elle ? Parce que le maître-chanteur est une femme et donc ça vous arrangeait que ce soit elle ? dit-il avec un sourire ironique.

« Il n'avait pas complètement tort, pensa Gilles ça collerait parfaitement. » Sans qu'il s'y attende, Gilles lui asséna une série de questions censées le déstabiliser :

– Où étiez-vous le 12 décembre et le 13 février ? vous souvenez-vous de l'emploi du temps de ces deux journées ?

– Le 12 décembre, c'est loin mais j'étais à Toulouse, j'en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sa place habituelle, se réservant d'aller la retrouver.

Puis il croisa son propre visage dans le reflet de la vitre, creusé de cernes en noir et blanc, les paupières gonflées par des nuits trop courtes. En face de lui, il voyait un quadra usé, perclus et surtout, il lui trouva l'air triste. Il imagina que la belle Clotilde enverrait paître un type aussi ravagé que lui et il resta assis, démoralisé. Aller en Sologne ? Par ce temps ? Métier de chien ! Il réfléchit à ce groupe de Soings qu'il connaissait mal, se rappela que son copain Marc, en revanche, n'ignorait rien d'eux. Seulement Marc avait sorti deux fiches sensibles sur un politique. Pour de l'argent ? Par amitié ? Gilles l'ignorait. On l'avait puni et envoyé en séjour en Seine-Saint-Denis à la circulation.

Au bout de la quatrième sonnerie Marc décrocha :

– Salut Gilles, t'as chopé une contravention et t'aimerais la faire sauter ?

– Marc, j'ai besoin de tes lumières, tu as l'expertise que je n'ai pas. On bosse sur l'affaire AZF et on tombe sur le groupe de Soings. T'as lu la lettre envoyée au ministre et au président ?

– Ouais je l'ai survolée, j'ai un peu de temps ces derniers temps ! Tu veux savoir ce que j'en pense ?...

Le train ralentit à Bourray, un village gris recroquevillé au milieu de la plaine.

– Ces terroristes AZF sont des branquignoles, l'auteur des lettres s'est probablement inspiré de certains de leurs textes. Il mélange revendications typiques de ce que j'appelle l'ultra-gauche et des réflexes très extrême droite.

Gilles avait cherché plusieurs heures avant d'arriver à la même conclusion, alors que Marc, au pied levé ! Il possédait son sujet ! Le train passait sous des tunnels et chaque fois la communication était interrompue pendant de longues secondes, il fallait attendre pour retrouver le réseau...

– Alors quoi, ultragauche, pas ultragauche ?

– C’est une question de vocabulaire et de style ! Ce type essaie d’imiter un langage et un ton qu’il ne connaît pas vraiment, pour nous mettre sur la mauvaise piste !

– Mais en même temps, viser les trains, bloquer les axes vitaux ou, cas extrême, poser des bombes sur les rails, c’est une manière de détruire la société. Tout fonctionne grâce aux transports aujourd’hui et c’est leur... tu vois ce que je veux dire ?

Marc l’interrompt :

– Tu penses à ces jeunes types qui veulent tout foutre en l’air. La vraie question est : Sont-ils capable de monter une telle opération ? J’en doute mais je ne les fréquente plus depuis un moment !

– Justement, demain je pars en planque à Soings-en-Sologne, on va faire un branchement...

– Ah oui, le Loir-et-Cher, c’est ça ? T’as du bol, tu sais ! Tu vas prendre l’humidité là-bas, la région des étangs et des polio-myélites. En tout cas, tu vas en savoir plus sur ce mouvement parce que depuis le temps qu’on les file...

Il cita ensuite une liste de livres incontournables.

– Mais jette un coup d’œil à *Demain la révolution*, ça vient de sortir. L’éditeur de tous ces types est une petite boîte anar gauchiste. Et tu verras que leur prose est plus « fine » que le charabia du courrier envoyé au ministre et au président. Tu pourras comparer.

– Donc toi aussi, tu penses : c’est de l’intox, et qu’entre la copie et l’original y a un fossé ?

« Chaque fois que j’interroge un spécialiste, pensa Gilles, que ce soit les explosifs ou la philosophie du mouvement, il me répond la même chose : Branquignols, imitateurs maladroits ! »

– J’en sais rien, mais cette méthode qui mélange le

crapuleux et le concept philosophique, ça ne leur ressemble pas. Voilà ce que je pense.

– Il y a aussi la privatisation de la SNCF dans l'actualité, dit Gilles. Tu crées un nuage de fumée, tu inventes une angoisse en déplaçant l'axe du regard de quelques degrés et tu fais oublier le problème.

– Possible, réfléchit Marc. Change de place et tu ne verras pas la lune de la même couleur. Je vais te dire le fond de ma pensée. Il y a ce duel entre le ministre et le président, affrontement à mort ! C'est un peu de la science-fiction mais ridiculiser le ministre de l'Intérieur, le prince de la sécurité, en le rendant incapable d'attraper un groupe de terroristes parce qu'ils n'existent pas. L'idée, j'en suis sûr, a traversé l'esprit du président.

– Une affaire politique, la grande manip ! C'est du lourd, Marc, j'espère qu'on n'est pas sur écoute.

Ils rirent de bon cœur. – Tu pars quand planquer ? C'est intéressant de voir les autonomes fonctionner. Et ta couverture ?

– J'hésite entre un agent des Eaux et Forêts et... ou alors je choisis plutôt un profil association de défense des oiseaux, mais je ne suis pas très fort en ornithologie.

– Fais attention, un des membres du groupe est l'écolo de la bande, il a servi pour une association ornithologique, tu te feras vite sortir !

– Ils sont violents ? demanda Gilles un peu naïvement.

Marc rit à cette question.

– Oui et non ! Ils savent se mouvoir en terrain hostile, ils aiment le combat mais aussi la lecture, l'écriture, la philosophie. Ils ont plusieurs visages, l'un est doux et pacifiste, l'autre guerrier et violent. Les meneurs sont tous des mecs brillants et intelligents mais ils ne fonctionnent pas avec le même logiciel que le nôtre. Tu vois, je les compare à des moines-soldats au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Salut mec, je suis toujours en Sologne pour cette histoire AZF. J'ai besoin de tes lumières. As-tu regardé le fichier ? Il ne me reste plus beaucoup de temps, rappelle-moi quand tu as cinq minutes.

Gilles et lui se connaissaient depuis presque quinze ans : ils avaient fait leurs premières armes ensemble. Gilles était un anxieux, un bon collègue, sincère et méticuleux. Marc n'avait jamais bien compris pourquoi il devait se coltiner ses interminables voyages en train chaque jour, été comme hiver. « J'ai pas envie d'habiter un 50 m² en banlieue », lui répétait-il, chaque fois qu'ils évoquaient le sujet.

Marc ouvrit son ordinateur et tapa son code d'accès. Chaque policier avait son code à six chiffres toujours suivi d'une lettre : en tapant « D », on découvrait la liste des personnes disparues. « S » permettait de suivre les autonomes à la trace, connaître tous leurs déplacements. Il choisit des noms qu'il connaissait du temps où il était opérationnel à la DNAT, avant d'être viré. Marc avait réussi à les apprivoiser, il connaissait leurs visages, leurs habitudes, leur langage, presque fasciné par cet univers si loin de lui.

Pendant plusieurs années, il avait partagé à distance la vie de ce petit groupe capable de débattre pendant des heures du sens à donner au mot exil, puis de détruire en quelques coups de pied et de batte de base-ball la vitrine d'une banque ou d'un pôle-emploi. Le feu et la glace dans le même corps, la violence et la passion en frères siamois.

Il fit défiler la liste des noms et prénoms. Yves Drian semblait avoir raccroché. Pas de lien avec le réseau, pas d'arrestation dans des squats. Pour Clara Doiseul, la fiche était plus dense. Elle, avait continué le combat. On retrouvait sa trace sur presque toutes les grosses manifs altermondialistes en

Europe. Marc prit quelques notes sur son cahier perso. Repérée à Rimini, puis à Turin. Le collègue italien indiquait que plusieurs jours avant le sommet de Florence, les *carabinieri* l'avaient arrêtée au cours d'un simple contrôle d'identité. Ils avaient découvert une caisse de boulons, des barres de fer, des fumigènes et des plaques de carton dans le coffre de la voiture. Elle avait écopé d'un mois de prison avec sursis après un jugement en comparution immédiate et été expulsée dans les heures qui suivirent vers la France.

Marc retrouva également la trace de Pierre Dragrioni. Un intellectuel, l'idéologue de la bande. Un joli garçon, élégant, toujours net, calme et souriant. Une photo était associée à leurs deux fiches. Côté à côté, lui légèrement plus petit qu'elle, Pierre et Clara semblaient heureux, ils étaient aussi inséparables, car depuis trois ans, ils habitaient un petit village dans le Loir-et-Cher leur servant de base arrière. Marc put assez facilement les suivre à la trace : contrôle d'identité au squat des « Prés fleuris » à Grenoble, coup de poing contre la préfecture de Toulouse pour dénoncer les expulsions arbitraires. Ils étaient presque toujours aux avant-postes comme lors des émeutes devant le centre de rétention de Vincennes pour dénoncer la politique de lutte contre l'immigration. En revanche, Marc fut surpris de ne pas trouver Pierre arrêté à Florence. Contrairement à Clara, il avait probablement utilisé un deuxième véhicule pour être sûr de faire passer du matériel.

Mais aucune trace de bombe dans cette fiche. Pas de lien non plus avec d'anciens autonomistes rangés, notamment arrêtés pour vol d'explosif. Marc voulu en avoir le cœur net.

– Salut belle Hélène, c'est Marc...

– Je peux te rappeler d'un endroit tranquille ? répondit-elle froidement

– O.K., j'attends...

Hélène était une mémoire vivante des RG. Son père était un ouvrier métallo. Comme beaucoup de flics, elle était entrée dans la police après avoir échoué à l'examen de professeur des écoles. D'abord, officier de police aux RG, en charge de surveiller les syndicats, puis à la PJ et aujourd'hui commissaire principale.

– Que puis-je pour toi, mon Marc préféré ?

– Hélène, j'ai deux ou trois trucs à te demander et c'est un peu urgent.

– Je croyais qu'on t'avait collé dans un commissariat en Seine-Saint-Denis, dit-elle sur un ton presque moqueur.

– Oui, mais tu sais comment je suis, j'ai un gros cœur. Alors voilà ! Mon pote Gilles Bruand, tu sais le spécialiste des sectes, c'est lui qui est sur le coup AZF et ultragauche et ça pue l'embrouille. Les grands patrons veulent coffrer mes petits gars du groupe des autonomes. Tes informateurs, ils te balancent quoi sur l'affaire ?

– Sur quoi ? interrogea-t-elle, faisant mine de ne pas comprendre. Cette histoire de train ? C'est ça ? – Hélène aimait jouer – Je te rappelle que ça te concerne pas parce qu'on a retrouvé l'engin sur la ligne Paris-Toulouse dans un trou paumé près de Blois ! Et moi, tu sais, je fais ce que le préfet nous demande : fini les syndicats, du barbu, du barbu, rien que du barbu ! ajouta-t-elle, sur un ton désabusé.

– T'as bien un petit quelque chose à me donner, un mec dans un coin qui sait des trucs !

Elle marqua une pause, redevenant sérieuse :

– Je n'ai sincèrement pas grand-chose parce que les totos sont très méfiants. Ce que je peux te dire avec certitude c'est que mon « cousin » ne m'a rien remonté là-dessus. Il a approché un groupe dans un squat près de Rouen.

– À Rouen ?

– Attends ! Ça peut avoir un lien avec ton groupe de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

débris de verre, morceaux de corps dans un désordre indescriptible. Au-delà du train toujours debout, on apercevait au loin plusieurs voitures, pliées sous la puissance du choc.

Après l'effarement, la seconde réaction de Serge le ramena égoïstement à son métier : il aurait aimé être sur place, comme tout journaliste, Pour vivre cet instant et suivre l'événement nuit et jour et partager cette fièvre morbide.

Les commentaires se bornaient à la description du chaos, et le bilan approximatif donnait 100 morts puis 300, pour osciller entre 150 et 200 morts. Plusieurs gares avaient été touchées. Pour l'heure, il était impossible de connaître le nombre d'explosions avec exactitude. Qui avait commis ce crime ? Le commentateur évoquait l'ETA ou peut-être Al-Qaida. Serge ne tenait plus en place. Il se leva, fit quelques pas : bombes, train, AZF et si les maîtres-chanteurs d'AZF étaient les auteurs de l'attentat d'Atocha ?

Il regarda son téléphone, énumérant la liste des policiers susceptibles de l'informer : Interpol, commissaire à l'anti-terrorisme en charge des échanges avec l'Espagne, Guy Verchave, un spécialiste de l'ETA et de l'IRA. Il hésitait : annuler son voyage à Toulouse ? Partir à Madrid ? Rester ici et creuser l'affaire depuis Paris ?

Sur l'écran apparut un homme vêtu d'une veste en lainage, plutôt un haillon recouvert de sang, le sien sûrement. Un sexagénaire voûté, sourcils gris broussailleux en bataille, le visage écorché et le crâne entaillé face à la caméra. Le regard fixe, il marchait sur les rails comme un robot, symbole vivant de l'injustice de cet attentat.

« Pourquoi, se demanda Serge, les autorités choisissaient-elles de se lancer sur la piste de l'ETA ? Pour servir quels intérêts ? » Voilà des mois que ce mouvement terroriste n'avait pas fait parler de lui. Le coup de filet de San-Sebastián

et de Saint-Jean-de-Luz avait, paraît-il, décapité le mouvement. Il pensait plutôt à Al-Qaida, à leurs menaces envoyées à plusieurs pays européens dont la France.

Son téléphone vibra, c'était le directeur de la rédaction, Gérard David. Il n'entretenait pas de mauvais rapports avec lui, mais les deux hommes se tenaient à bonne distance :

– Salut Serge, t'es dans le train ?

– Non, je pars dans une heure un peu moins maintenant...

– Bon, on fait la une, le titre, on hésite encore, on penche pour « Madrid frappée au cœur ». On a une superbe photo prise en plan large où l'on voit le désastre avec une profusion de détails.

– Pas mal, tu veux que je reste ici et je t'envoie un papier d'ambiance ? Au fait, on a des infos sur les bombes, fuel nitrate, TNT, on a des trucs là-dessus ?

– Pour l'instant rien, les dépêches indiquent que trois sites ont été touchés ; il y a Atocha et deux autres gares périphériques, c'est une organisation hyper structurée qui a monté ce coup.

Gérard avait marqué une pause.

– Ah oui ! Autre incidence, sur le plan politique, ça paralyse leurs élections législatives, on prépare un truc là-dessus.

Son verre était vide, Il eut envie d'un deuxième. Il résista. Gérard l'agaçait sans qu'il sache trop pourquoi. Souvent hésitant, il avait peur de son ombre, peur du grand patron, peur de perdre ses petits privilèges. En l'écoutant, il comprit qu'il allait se trouver hors du dispositif et qu'il n'écrirait rien dans ce numéro si particulier.

– Gérard, je peux te préparer un papier d'angle sur les similitudes entre les menaces AZF et le drame d'Atocha, il manquerait plus que l'explosif soit le même, c'est un angle original et je pense que je ne suis pas le seul à y penser.

– Il faut être prudent Serge, avertit le directeur de la rédaction.

– Écoute Gérard, c'est la question que les gens vont se poser. Il n'est pas question de créer une psychose mais d'informer, il y a quand même huit bombes sur les rails en France dont une seule a été retrouvée ! Et ce soir ça pète à Madrid ! Tu n'empêcheras pas les gens de faire le lien.

Dans son énervement, Serge élevait la voix et autour de lui, les regards se remplissaient de curiosité.

– J'en parle au patron. Pour l'instant on reste sur du factuel, on est encore dans l'émotion, il ne faut pas se précipiter.

– Bon, alors je n'ai qu'à partir à Madrid ? dit Serge sur un ton d'évidence.

Il pressentait que Gérard ne l'avait appelé que pour le tenir tranquille et hors du coup. Et il avait vu juste :

– Non, Clémentine, des Infos générales, est sur le départ, elle parle espagnol. De toute façon tu attends ta réponse pour suivre la livraison de la rançon. Tu es sur AZF depuis le début, tu ne vas pas laisser tomber !

Et Gérard ajouta comme un coup de pied de l'âne :

– Même si ce sont des terroristes fantômes !

Serge se rassit. Défait. Une femme bien en chair qui attaquait un éclair au chocolat le dévisagea avec étonnement. Il la fusilla du regard. Puis il commanda une seconde bière et cessa de regarder l'écran. Pendant un moment, il hésita à téléphoner directement à Muzillac et lui demander de partir. Mais il n'était pas certain de sa réponse : il agacerait peut-être le patron qui n'aimait pas bousculer l'ordre hiérarchique de la rédaction. Il renonça. De toutes manières, il fallait reconnaître une chose : il ne parlait pas espagnol !

Il reprit son scooter, revint au bureau. Il tenta encore de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Le président et le ministre de l’Intérieur ! On ne touche pas ces personnages-là sans prendre de coups ! Tu saisis ce que je veux dire, tu vois un peu où on en est ? On nous manipule et ça va nous péter à la gueule, ils vont en profiter pour nous éliminer.

– Je te répète que notre plaquette circule depuis des mois, on voit bien qu’ils nous ont copiés ! C’est évident qu’on n’a rien à voir avec ça même pour le plus crétin des flics ! répondit Lesage qui, même si la coïncidence lui paraissait étrange, trouvait que la paranoïa de Léandri dépassait la mesure.

– Écoute-moi, dorénavant, on va se parler sur la ligne fixe, pas question d’utiliser les portables, je suis persuadé qu’on est sur écoute.

– Arrête, tu délires...

– Je ne délire pas, on est assis sur une bombe, c’est toi qui vois pas plus loin que le cul de tes vaches... rageait Hugues Léandri.

Gilles n’alla pas plus loin. C’était inutile. Un peu plus tôt, ce matin, les deux hommes avaient été arrêtés sans difficulté. Les hommes de la DNAT avaient cueilli Lesage à 7 h 02. Il donnait à manger à ses vaches, il faisait encore nuit. Les voitures banalisées avait déboulé dans la cour, sirènes éteintes. Ils étaient descendus rapidement en laissant les moteurs tourner. Jacques les avait écoutés, éberlué, sa fourche dans les mains, la lâchant dès la première sommation. Sa femme était restée sur le pas de la porte, laissant s’éloigner les deux voitures sur le chemin boueux. Léandri fut appréhendé au même moment, aucun ne protesta, aucun n’opposa la moindre résistance.

Selon le rapport que Gilles avait reçu, le groupe de Soingsen-Sologne, lui, avait connu une arrestation plus tourmentée. Les policiers avaient bloqué toutes les issues du village. Vers six heures du matin, des hommes en civil, cagoulés,

venus tout spécialement de Paris, pénétrèrent dans la ferme de Concyr par la cour. D'autres avancèrent groupés derrière de gros boucliers rectangulaires, ressemblant à une sorte de mille-pattes, marchant en cadence vers l'arrière du bâtiment. Et trois tireurs d'élite du RAID étaient en position, reliés par oreillette au capitaine en charge de l'opération. Enfin une compagnie de gardes-mobiles, attendait à l'arrière, en soutien au cas où les militants de l'ultra-gauche auraient opposé la moindre résistance. Des préparatifs de bataille.

Le chef de la DNAT avait fait les sommations d'usage dans un porte-voix. Le rapport indiquait qu'une femme était sortie à moitié nue, complètement endormie, et avait mis quelques secondes pour lever les bras. Puis, toujours selon le rapport, les hommes l'avaient suivie, mains sur la tête sans opposer de résistance. Les policiers de la DNAT les avaient tout de même allongés à même le sol, le nez dans la boue, les mains dans le dos, pour être certains qu'ils ne s'enfuiraient pas, puis ensuite à genoux, les mains sur la tête, pendant des minutes interminables...

Ce que le rapport ne décrivait pas c'était les cris du bébé, le fils de Marie et de Romain, un couple venu de Paris pour se joindre à la manif, la peur inspirée à tous par ces hommes cagoulés, arme au poing, muscles d'athlète moulés dans leur treillis bleu marine, des yeux noirs, des regards impersonnels et aigus. Il notait simplement qu'une équipe des services sociaux avait été dépêchée sur place à cause de la présence d'un enfant mineur.

Derrière la barrière, l'ancien maire, Maurice Ravenac, 86 ans, silencieux, renfrogné, avait assisté à tout. Il les connaissait, ces jeunes-là et il les appréciait. Il trouvait cette arrestation, ce déploiement de force et de violence absurdes. Il avait combattu dans le maquis de Soings-en-Sologne. Arrêté par la gendarmerie

puis torturé par la Gestapo de Romorantin, il s'était échappé la veille de son exécution.

Le commandant qui gérait l'opération l'avait finalement laissé passer. Et il était intervenu : entre les hurlements de Marie, les larmes de rage de Clara, les policiers lui avaient cédé. Le bébé avait été confié à la belle-fille de l'ancien maire. Celui-ci, économe de mots, avait lâché : « Il sera mieux là qu'à Paris »

Foucart pénétra dans son bureau sans frapper, ni même lui dire bonjour, il avait l'air débordé et de très bonne humeur.

– Alors ça y est ! La remise de rançon va avoir lieu incessamment. Je viens de donner une interview pour France 3, annonçant les arrestations, ça avance. On a fini de nous prendre pour des imbéciles.

Gilles, tout en lui offrant le visage attentif du subordonné aux ordres, pensa à part lui qu'au contraire, il avait vraiment l'air d'un imbécile avec son élégant costume, sa pochette et sa cravate assortie. Il avait même les cheveux coupés de frais. Il s'était de toute évidence habillé pour la circonstance, adoptant le genre grand patron.

– Maintenant, il faut que tout soit réglé avant les régionales ! Vous en dites quoi ?

Gilles leva les mains en signe d'impuissance.

– Que voulez-vous que je dise ?

Foucart fronça les sourcils. Il n'aimait ni le ton ni l'attitude de Gilles. Il savait que, depuis le début, le policier avait des idées qui ne collaient pas avec les siennes.

– Bon alors, videz votre sac !

– Je crois sincèrement qu'on ne sera jamais sortis de cette affaire car ce n'est pas nous qui avons la main, nous subissons.

– Qu'est-ce que vous racontez, Gilles ? dit-il d'une voix blanche.

– Depuis le début, ce groupe tire les ficelles et joue sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et elle rejeta l'appareil dans son sac en souriant à Gilles.

Ils s'installèrent dans le train, cette fois, il préféra deux places côte à côte, pas tout à fait au fond, contrairement à son habitude.

– Tu habites où à Orléans ? demanda-t-il alors que le train démarrait.

– À Olivet ! J'ai ma voiture à la gare. Je peux te déposer si tu veux.

Elle défit son chignon, laissant échapper une masse de cheveux bruns sur ses épaules, s'appuya au dossier et ferma les yeux.

– Je suis crevée ! souffla-t-elle.

Cinq minutes plus tard, elle dormait et sa tête avait glissé sur l'épaule de Gilles. Celui-ci remonta la grosse écharpe autour du cou de la jeune femme. Pendant tout le reste du trajet, il hésita à mettre son bras autour de ses épaules.

CHAPITRE 21

Un hélicoptère décollerait de Villacoublay chargé de la rançon. Nom de code imposé par AZF : « L'oiseau blanc ». Ils avaient exigé un biplace, ils eurent finalement un AS 350 cinq places, un appareil de la douane piloté par l'officier le plus « capé », Nicolas Grangé. Nom de code de l'opération : « Pénélope ». Cinq répétitions avaient été nécessaires pour coordonner tout le monde : derrière l'hélicoptère, deux autres devaient suivre pour repérer le lieu et éventuellement la réception de la rançon. Mais ils étaient trop visibles et auraient inutilement donné l'alerte. Les deux hélicos décolleraient un peu plus tard, et resteraient à distance. Il fallait aussi coordonner les troupes au sol et gérer le poste de commandement.

Ce jour-là un dispositif sans précédent fut déployé, selon un système concentrique, sur un rayon de 220 km. Tous les services d'élite étaient présents : le RAID pour intervenir au plus près de la rançon, les hommes de la BRB et la BRI venus de toute la France pour une fois engagés sur la même opération. La DNAT avait pris position aux abords de Paris, le GIGN, lui, attendait très au large, sur les côtes de la Manche, pour empêcher toute intrusion venue de la mer, un C145 avec six hommes d'assaut prêts à intervenir. Dans le ciel, des Mirage 2000 de reconnaissance, équipés de caméras, allaient sillonner le ciel pour détecter tout mouvement aux abords du lieu de rançon. Enfin, ce maillage de l'espace aérien était cadenassé par un avion AWACS volant à 3 000 mètres d'altitude et captant toutes les communications dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres. L'opération AZF pouvait durer 72 heures : c'était

l'autonomie du gros avion.

Et dans le poste de commandement, tous les super flics de France étaient rassemblés, avec le préfet, deux représentants du ministre de l'Intérieur, un conseiller du président. Le directeur de cabinet du ministre suivait l'opération par téléphone.

La journée débuta dès neuf heures lorsque l'hélicoptère chargé de la rançon fut posé sur une piste, à l'endroit fixé par AZF. Probablement pour qu'il puisse être dans leur axe de vision. Mais malgré le quadrillage discret des environs de l'aérodrome, les seuls suspects repérés avait été des journalistes : les fuites s'étaient multipliées, en dépit de toutes les consignes.

Les heures passaient, la ligne dédiée avait été ouverte, un nouveau numéro attribué. Gros-Loup se fit attendre. Les officiels tournaient en rond. Un peu à l'écart, le négociateur désigné pour répondre à l'appel se rongait les ongles tandis que son alter ego, l'opérateur qui avait pour mission d'activer une cellule de recherche sitôt que les coordonnées GPS du lieu de réception seraient communiquées, essayait discrètement de jouer au sudoku.

Soudain, vers 17 heures, la petite vie de la tente s'arrêta, le préfet, l'équipe du ministre, le bras droit du président retenant leur souffle pour écouter la voix maintenant familière de la femme dicter les coordonnées GPS du « point de rencontre ». La ligne était placée sur écoute, mais combien de temps allait-elle parler ? Une main se leva. L'appel venait d'une cabine téléphonique sur la D432, à quelques kilomètres de l'aérodrome de Lognes. Le préfet sourit, il pensa que tout démarrait enfin et sous les meilleurs auspices.

Direction le point 06' 16.91 » N et 01° 26' 01.28 », ils pouvaient suivre sur un écran plat en couleur, le décollage de l'hélicoptère. Pendant ce temps, un haut gradé de la police

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Charles-Amédée. Il avait hâte de le voir. Pour la première fois de sa vie, il sut qu'ils se parleraient entre adultes.

CHAPITRE 23

Comme chaque soir, le train était affiché sur le quai 17. Devant le wagon de queue, se tenaient les contrôleurs, leur musette de cuir en bandoulière, l'un attentif à la clientèle, l'autre penché sur leur petit pupitre mobile. Un technicien s'affairait, aidé d'un autre penché au-dessus du rail. Les voyageurs se hâtaient, pour rejoindre leur place. Gilles marchait lentement. Il aurait pu faire ce chemin les yeux fermés.

Il venait de quitter une réunion avec Foucart sur la montée du wahhabisme en banlieue lyonnaise, pour ne pas rater le 20 h 47, ce que le chef avait modérément apprécié. On ne parlait plus d'AZF. L'enquête était morte. Foucart avait décrété « Fin de l'affaire » sur un ton qui ne tolérait aucune réplique. Et il était passé à autre chose, entraînant ses équipes à sa suite... Simple. Trop simple. Avant de laisser le service pour prendre la tête du commissariat de Menton, il voulait laisser une empreinte indélébile dans la 2^e section des RG en réorganisant les postes de travail, en obligeant chacun à se spécialiser au point de ne plus pouvoir donner un coup de main quand le besoin se faisait sentir à d'autres qui enquêtaient sur un sujet différent. Gilles n'avait pas cherché à discuter, il commençait à penser sérieusement à changer de métier.

Dans le wagon, tous les habitués étaient présents. L'inconnue à l'anorak, qu'elle portait été comme hiver, le téléphone collé à l'oreille, l'homme aux baskets rouges, le visage renfrogné des mauvais jours et tous ces visages anonymes qui, pour beaucoup, figuraient en photos dans son disque dur ou sur son mur, et partageaient ses voyages depuis tant d'années.

Il remarqua deux individus assis dans un des salons 4 places. Gilles ne les avait jamais vus auparavant. Ils portaient une tenue presque identique : confortables survêtements gris sur un T-shirt blanc pour lui, rouge pour elle et baskets montantes. Elle, était mince, presque athlétique, blonde aux cheveux courts, elle avait des longues mains et des veines apparentes sur les avant-bras. Lui avait des maxillaires musclés, il remarqua ce détail, un visage anguleux, une belle peau, des cheveux grisonnants taillés en brosse. Il portait une chemise dont il avait relevé les manches laissant apparaître des avant-bras galbés comme des pinces de crabe. Son regard fut d'autant plus attiré qu'il buta sur l'un de leurs sacs, une grosse besace kaki qui portait l'écusson TAP, les célèbres troupes aéroportées, des parachutistes d'élite. Il pensa à Cercottes, la base secrète de la DGSE perdue au milieu de la forêt, et se demanda si les agents secrets voyageaient en seconde.

Le couple leva les yeux vers Gilles, et en une seconde, ils se reconnurent, membre d'un même univers, cousins éloignés de même famille. Il suffit d'un geste, un regard différent, une démarche, quelque chose d'indéfinissable. Mais Gilles ne s'attarda pas et gagna sa banquette habituelle. « On croit voir des choses, on croit apercevoir un signe, et puis on se trompe ! » La pensée valait pour le couple comme pour AZF.

Identique en apparence, aucun voyage ne se ressemblait vraiment. Il découvrait encore de nouveaux détails qui faisaient de cette ligne ferroviaire un kaléidoscope. Paysages urbains gris et sombres, arrière-cours, taudis délabrés tolérés par les mairies et qui abritaient ceux que la société avait définitivement rejetés. Il remarqua que la nature, les murs, les feuilles, les immeubles changeaient de couleur au gré de ses humeurs, au gré des progrès de l'enquête. Ainsi, les lumières arc-en-ciel, les reflets mordorés s'attardaient sur une barre d'immeuble, les péniches

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

inventé par des équipes chargées des basses œuvres à la présidence ? On ne le saurait que dans cinquante ans lorsque les archives secrètes de la police et de l'administration seraient ouvertes. « Et encore, pensait Gilles, on a dû tout détruire et ne rien archiver ! »

Il se trouvait comme un prisonnier après une longue peine voyant arriver l'heure de la liberté et la redoutant. Renoncer à son métier, divorcer, déménager, même renoncer à ses allers et retours dans cette communauté secrète et silencieuse qui se reconnaissait sans s'être jamais parlé, AZF n'avait fait exploser aucune bombe mais bouleversé sa vie !

Dans quelques mois, revenu à la vie civile, il vivrait avec Clotilde et sa fille à Paris. Il aurait un autre métier dont il ne savait rien encore et cette période de latence ressemblait à de grandes vacances. Amoureux patient, il restait encore surpris de la simplicité et de la rapidité des évènements : sa femme avait accepté avec soulagement, lui sembla-t-il, sa proposition de se séparer. Il avait trouvé un studio à Paris en une semaine. Et puis, Clotilde l'avait laissé entrer dans sa vie comme si, une fois qu'ils s'étaient connus plus intimement, elle avait admis qu'elle l'attendait depuis longtemps.

Il lui avait montré une sélection de ses photos. Elle lui avait demandé pourquoi il était flic et pas photographe. Il répondit qu'il s'était trompé à un moment donné. Mais qu'il avait changé aussi. Puis, elle s'était attardée sur les visages du groupe de Soings, Claire et Pierre s'embrassant, Areski et son regard lointain. Elle remarqua que ces trois-là étaient les seules vraies victimes d'AZF : ils se trouvaient encore en prison, tout le monde les avait oubliés.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué à la rédaction de cet ouvrage. L'équipe des Éditions du Rocher et particulièrement Pierre Martinet qui a permis l'édition de ce livre. Je voudrais remercier Michel, ancien policier des RG, pour ses conseils et sa patience et sa relecture passionnée. Merci à Soizic Saliou et Fanny Bonvarlet, mes plus fidèles lectrices, pour leur relecture minutieuse, leurs conseils et critiques pertinentes.

Pour les recherches documentaires, deux livres ont guidé mes pas : « Suzy contre Gros Loup » écrit par Romain Icard et Elise Galand (Édition Privé 2004), le seul livre écrit sur cette affaire, et « L'insurrection qui vient » (Édition La Fabrique) dans lequel je me suis permis d'extraire un ou deux passages relatifs aux réseaux de communication.

Je voulais remercier ceux qui ne souhaitent pas apparaître mais qui m'ont éclairé sur les mouvements « d'ultra-gauche ».

Enfin, j'ai une pensée émue pour Thierry, mon ami, mon frère, qui nous a quitté avec qui j'ai partagé plusieurs aventures contenues dans ce livre.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1
CHAPITRE 2
CHAPITRE 3
CHAPITRE 4
CHAPITRE 5
CHAPITRE 6
CHAPITRE 7
CHAPITRE 8
CHAPITRE 9
CHAPITRE 10
CHAPITRE 11
CHAPITRE 12
CHAPITRE 13
CHAPITRE 14
CHAPITRE 15
CHAPITRE 16
CHAPITRE 17
CHAPITRE 18
CHAPITRE 19
CHAPITRE 20
CHAPITRE 21
CHAPITRE 22
CHAPITRE 23
CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

Novembre 2004

REMERCIEMENTS